

2. La tournée du patron

Ceci est la mésaventure survenue à un gars qui tenait un hôtel-restaurant une étoile NN dans un petit patelin de la vallée de l'Isère dans lequel j'avais pris pension.

En fait d'étoile, le genre de la maison, c'étaient plutôt les toiles cirées sur lesquelles on passait la serpillière entre deux services.

Le gars était mauvais et con, les draps souvent sales, on y mangeait beaucoup et mal mais on y buvait bien. Et c'était le seul de la région. Ce qui explique qu'en plus des routiers de passage, il s'attirait une clientèle de cadres supérieurs du BTP qui était ravie de venir se faire houspiller dans son bouge.

Effectivement, c'était la mode et comme en plus la serveuse était gironde et efficace, ça ne désemplissait pas, dans une ambiance de rires gras et de hennissements précieux.

Comme je l'ai dit, la seule chose de bien chez ce gars, c'était sa cave. Il fallait voir les crus qu'il avait, aux dires de ceux qui prétendaient s'y connaître.

À les en croire, les bouteilles qui gisaient là justifiaient à elles seules les deux bergers allemands qui bavaient de rage et s'entortillaient dans leurs chaînes dès que vous faisiez mine de vous gratter quelque part, ainsi que le fusil à pompe posé à la tête du lit de l'aubergiste dont personne n'ignorait l'existence, ni l'envie furieuse qu'il avait d'avoir à s'en servir.

Voilà qu'un jour, les ouvriers d'une entreprise de production de granulats, qui exploitait une carrière dans les environs, débarquèrent avec un nouveau boutefeu, à l'heure de l'apéritif. Rien de moins que le Paganini du fulmicoton, à les en croire.

Et modeste, avec ça : le gars savait laisser les autres faire son éloge sans en rajouter. En moins de deux, le patron qui tenait le bar, et semblait même le soutenir avec sa grosse panse, en fit son ami d'enfance.

Il faut le comprendre : pour quelqu'un fasciné par la violence, les kilo-joules comprimés dans un bâton de dynamite en font un véritable sceptre, un considérable instrument de pouvoir.

Bref, il n'y avait pas huit jours qu'il était là chaque midi, que le boutefeu n'ignorait plus rien du fusil à pompe et qu'il était à tu et à toi avec les deux bergers allemands qui gardaient la cave.

Ceci afin d'expliquer à quel degré d'intimité ils étaient arrivés pour que le patron de l'hôtel en vînt un jour à lui confier un problème qui le taraudait depuis quelques années : comment agrandir sa cave sans la vider des quelques milliers de bouteilles qu'elle recelait.

La cave en question était creusée dans la roche et occupait toute la longueur du bâtiment. Elle était constituée d'une enfilade de trois celliers dont les voûtes de pierres appareillées, perpendiculaires à l'enfilade, supportaient le plancher du rez-de-chaussée. On y descendait par un escalier unique qui s'ouvrait sur la façade, à côté de l'entrée principale.

Pour comprendre ce que voulait faire le tenancier de l'auberge, il faut s'imaginer que le bâtiment en entier s'appuyait contre une paroi rocheuse et que cette muraille naturelle constituait le fond des trois caves adjacentes qui se succédaient côte à côte, sur toute la longueur de la construction.

Il avait donc envisagé de creuser à même la paroi rocheuse pour approfondir chaque cellier en prolongeant la forme voûtée de la maçonnerie.

Mais vous imaginez les semaines de travail au marteau-piqueur pour arriver au résultat ? Son vin ne résisterait ni aux vibrations continues, ni à la poussière, ni au va-et-vient des ouvriers qu'il était difficile de surveiller constamment et qui en profiteraient pour sortir de la cave la besace pleine.

Quant à déménager son vin, il n'en était même pas question : où le mettre pendant la durée des travaux ?

Enfin, et cela n'arrangeait rien, il lui faudrait fermer le

restaurant pendant tout ce temps. Dans ce métier, ceci a des conséquences toujours imprévisibles car il n'y a rien de plus versatile que la fidélité d'une clientèle.

Ce n'est pas son cher boutefeu qui lança l'idée, il était trop faux-cul pour cela, mais, par les petites remarques qu'il lâcha hors antenne, il amena ses compagnons à convaincre le tenancier que s'il n'y avait qu'un seul homme capable de tirer une mine dans une cave sans casser une bouteille, il était celui-là.

Un jeu d'enfant pour l'homme de l'art, comme vous pourrez vous en rendre compte. Le tenancier lui demanda confirmation, ce qu'il fit d'un battement de paupières confus et le gros con le serra sur son bide.

– Pas une bouteille brisée ?

– Pas la moindre !

Et il tint parole, le bougre, comme vous allez le voir, car vraiment il était doué pour évaporer la roche. Doué, mais con, ce qui explique la catastrophe qu'il advint.

En ce qui concerne la mise en œuvre du projet, le patron de l'hôtel n'était pas complètement inconscient des risques, comme vous pourriez l'imaginer.

Il avait calculé que le temps qu'il gagnerait à agir de la sorte compenserait largement les pertes éventuelles, qu'il avait évaluées, généreusement, à vingt-cinq pour cent dans la première cave.

Ces pertes seraient remplacées par un nombre bien supérieur de bouteilles déménagées de la seconde, puisque la première aurait été agrandie.

Dans la seconde cave, qui ne contiendrait plus que le quart des bouteilles initiales, il évaluait la casse à cinq pour cent du restant.

Enfin, en ce qui concerne la troisième cave, il n'y avait rien à craindre car toutes les bouteilles en seraient déménagées dans la seconde cave agrandie.

Au total, les pertes n'atteindraient que dix pour cent du contenu initial, ce qui faisait un prix raisonnable pour des travaux de cette envergure et dérisoire si on considérait le manque à gagner qu'une méthode moins rapide engendrerait.

L'équipe des carriers amena le matériel de forage un samedi matin et le soir du même jour, la paroi de la première cave était truffée d'une passoire de petits trous prêts à recevoir la dynamite.

Le dimanche matin, je descendis tôt de ma chambre pour assister à l'exhibition du maître. Toute l'équipe était là et le patron de l'hôtel distribuait des rasades de son meilleur vin.

Leur aurait-il balancé du vinaigre qu'ils n'auraient rien trouvé à redire, si bien qu'ils n'auraient pas versé une larme si vous leur aviez dit que c'était la dernière fois qu'ils en buvaient.

L'artiste était dans la cave, à mettre la dernière main au feu d'artifice et bientôt il en ressortit sous les vivats, en conservant toujours cet air modeste qui avait fait craquer l'autre compère.

Après un instant d'hésitation il referma la porte. Ce geste, si anodin que personne ne le remarqua, fut lourd de conséquences, comme vous allez vous en rendre compte.

Il nous rejoignit, saisit le verre qu'on lui tendait, le leva comme pour porter un toast et nous fîmes silence. Alors il se passa une chose des plus curieuses.

La porte de la cave était d'un solide bois de chêne plein de nœuds, capable de résister aux assauts des malandrins les plus assoiffés. Il y eut un choc sourd qui monta du sol, comme si une masse considérable était tombée sur la terre meuble d'une grande hauteur et tous les nœuds de la porte giclèrent du bois et vinrent rouler à nos pieds. Mais de verre brisé, pas le moindre écho.

– Opération réussie, mais il faudra remplacer ta porte, patron !

Alors ce dernier descendit dans la cave avec l'artificier et

toute l'équipe à la queue-leu-leu.

Je ne les suivis pas car je n'avais pas participé à l'action, mais aussi parce que les nœuds du bois qui avaient sauté à nos pieds me donnaient à penser.

Les hurlements de désespoir qui jaillirent bientôt de la cave me prouvèrent que j'avais bien fait de rester discret du début à la fin et je montai dans ma chambre préparer ma valise.

Le boutefeu avait tenu parole : il n'y eut pas une écharde de verre brisé, si ce n'est celui des ampoules électriques qui avaient implosé.

Cependant, de même que les nœuds de la porte avaient giclé hors des planches de bois sous la pression brutale déterminée par l'explosion, de même, les bouchons des milliers de bouteilles avaient été propulsés à l'intérieur de celles-ci et des milliers de litres de bon vin s'étaient mis à glouglouter sur la terre battue.

La porte de la cave, fût-elle restée ouverte, eût laissé le champ libre aux gaz comprimés qui se fussent échappés sans dégâts, au lieu de faire monter la pression à l'intérieur du local.

Le sol devint une bauge vineuse qui transforma les efforts des sauveteurs, en mêlée pugnace, digne d'une partie de hockey sur glace.

C'est alors qu'on entendit les premiers bruits de verre brisé. Car la précipitation des assistants à sauver ce qui pouvait l'être, avait rapidement trouvé un autre objet de sauvetage que les Bordeaux millésimés et les Bourgognes grands crus.

En effet, dans une crise de folie désespérée, le patron n'avait trouvé d'autre exutoire à son impuissance que de faire sauter la tête de l'artificier en lui serrant le col comme celui d'une bouteille de Champagne pour faire péter le bouchon.

Dans la demi-obscurité de la cave, où il était difficile de distinguer le tien du mien, plus d'un sentit sur son cou se refermer les serres du désespéré en coassant qu'il n'y était pour rien.

Je vous laisse imaginer ce qu'il advint des rangeoirs à bouteille dans cette ambiance d'émeute qui se propageait de cave en cave, les transformant en un cloaque de vinasse, alors que les uns tentaient de fuir le furieux qui les poursuivait tandis que les autres essayaient de le maîtriser.

Qui plus est, le bougre avait le vin mauvais, comme j'avais pu m'en rendre compte à maintes reprises avant cet épisode dramatique.

Quand enfin ils réussirent à se hisser hors de la cave, où je m'étais bien gardé d'aller voir de quoi il retournait et si on avait besoin de mes services, ils étaient tous plus ou moins ivres, imprégnés d'une boue vinasseuse et sanguinolents de mille coupures dues aux éclats de verre des bouteilles broyées par la fureur du désespéré.

Quant au boutefeu, il se contentait de hoqueter en sanglotant qu'il n'y était pour rien et que pas une bouteille n'avait été brisée par sa faute.

En un sens, c'était vrai mais c'est ce qui prouve sa sottise car de tout le temps qu'il prépara son coup de maître, il n'avait pensé qu'au contenant, le niais, et pas du tout au contenu.

Il rajouta, croyant plaider sa cause, qu'il avait déjà réalisé l'opération plusieurs fois, dans des caves pleines de bouteilles et qu'il n'en avait pas cassé une seule. Il est vrai qu'elles étaient vides.

Ils montèrent enfin le patron dans sa chambre, complètement abattu et à demi-inconscient de douleur et d'alcool, ils le lavèrent et le pansèrent comme ils purent et le couchèrent dans son lit où il s'endormit d'un sommeil stupide, en râlant. Puis toute la troupe s'éclipsa honteusement, emportant en le cachant, le malheureux artificier.

Comme je ne voulais pas ajouter à la déception de mon hôte en filant sans payer ma note et que son état imposait que l'on

jetât de temps à autre un coup d'œil dans sa chambre pour voir s'il n'était pas sur le point de trépasser, je restai.

En fin d'après-midi, comme j'étais monté dans ma chambre pour m'octroyer une petite sieste réparatrice après toutes ces émotions, je fus réveillé par le patron lui-même qui vociférait dans la cour, devant la porte de la cave où étaient toujours attachés ses effrayants chiens de garde.

Mais, c'était après eux qu'il en avait, le malheureux. Il agissait comme s'il avait tout oublié de la scène de la matinée et qu'il venait de découvrir la catastrophe.

Les deux animaux rampaient à ses pieds en courbant l'échine sous les injures dont il les compissait, avec cet air con que savent prendre les chiens quand leur maître les engueule. Il avait son fusil à voleur à la main et l'envie de s'en servir dans les yeux, je restai donc à distance et ne me montrai pas.

De fait, après les avoir une dernière fois accusés de n'être que des bons à rien qui ne valaient pas les fonds de gamelle dont il les nourrissait, il les flingua à bout portant, l'un après l'autre, sans même qu'ils cherchassent à fuir.

Ils poussèrent un petit glapissement poignant et expirèrent en se trémoussant.

Le drame s'arrêta enfin, au seuil du fait divers dramatique où il aurait basculé si le désespéré avait retourné son arme contre lui-même, comme on voit souvent se conclure ce genre d'événement. Las pour les journaux !

Son affaire ne se remit pas de ses rêves d'expansion. Ils avaient tourné au cauchemar, comme on dit d'un vin qu'il tourne au vinaigre. C'était tout son capital que le sol de la cave avait absorbé d'un trait et il ne rouvrit pas le lundi matin.

Il sombra dans le désespoir sans même qu'on pût lui reprocher d'avoir bu son fond : il ne lui restait pas une goutte de vin.

Quand il voulut vendre son affaire, ce fut pour une bouchée

de pain, et encore, c'est par pure philanthropie et pour régler les créanciers que son notaire la lui racheta.

En effet, si l'ensemble avait bonne allure du rez-de-chaussée au premier étage, la cave, par contre, était une vraie pestilence. Vous aviez l'impression de descendre dans les soutes d'un pinardier à la réforme, quand vous la visitiez.

Finalement, avec le peu que lui rapporta la vente de l'hôtel-restaurant, il acheta un méchant petit maset entouré d'un triste jardinet.

Comme il lui fallait travailler pour vivre, il chercha de l'embauche. Il en trouva à la société de production d'agréats où il reprit son ancien métier de chauffeur de poids-lourd.

Ses compères qui avaient participé à la triste journée, se demandèrent longtemps, avec angoisse, quelle vengeance il était venu chercher.

Mais il ne semblait même plus se souvenir qu'il avait tenu un hôtel-restaurant car il n'en parlait jamais. Était-ce du lard ou du cochon, ils ne le savent toujours pas.

Cette histoire prouve que l'on a beau appeler un chat un chat, nous ne parlons jamais des mêmes bestiaux. Pour le patron, la fin dernière de sa cave était de contenir du vin. Pour l'artificier, ça n'était qu'une occasion de briller en exerçant son art.

Bon Dieu, c'est pourtant tellement facile de faire sauter une mine dans une cave pleine de bouteilles vides, pourquoi chercher la difficulté en allant les remplir de vin : c'est vraiment par plaisir d'emmerder le monde !